L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 22 décembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	70	19
4 h.....	74	21
3 P. M.....	70	19
6 P. M.....	68	18

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Au pays des Bûches de Noël.
Noël dans les Provinces de France.
La Légende du Gui.
Mystère de Noël.
Choses et autres.
Le Ténor.
Petite Danseuse.
Le Pain de Salut.
Matin de Noël, poésie.
Noël, poésie, CAZENEUVE.
Cuisine.
Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).
Mondanités, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Gérard de Nerval et la mort de J. J. Rousseau.

Au moment où l'on reparle de Gérard de Nerval, et où il est question de lui élever un monument, Jules Marsan a eu l'excellente idée de recueillir sa correspondance.

Les fervents du délicieux conteur de Silvie et de Lorely suivront avec un intérêt tendre et douloureux les péripéties de cette existence si mouvementée dans les *Lettres de Gérard de Nerval*, qui paraissent à la librairie du Mercure de France, et y trouveront aussi le commentaire de plusieurs points jusqu'ici obscurs de la biographie du poète. On sait, par exemple, que Gérard fut constamment sollicité par le théâtre où il n'eût pas les succès qu'il eût désirés. Sur une liste de travaux projetés trouvée dans ses papiers après sa mort, figure ce titre : *La mort de Rousseau*, drame. La lettre qui suit, adressée à Alexandre Dumas, donne des éclaircissements à ce sujet :

" Voici le drame dont je vous ai parlé, ou plutôt la fin du drame :

" Rousseau, assis devant une petite cabane, cause avec un jeune enfant. L'enfant va, vient, apporte des plantes.—"Quelle est celle-ci ? — C'est de la ciguë ; "Apporte-moi toutes celles que tu rencontreras.". Thérèse vient déposer le café de Rousseau près de lui et aperçoit dans ses mains un pistolet.— "Qu'allez vous faire ?—Mettre fin à une existence dont vous avez fait un long martyre." Il sait tout et dit tout.—"Ce père de voe enfants que l'on m'accuse d'avoir abandonnés, est ici pale-frenier dans cette maison, etc." Thérèse s'agenouille.

—Il est trop tard !.... Souvenez-vous seulement qu'aux yeux du monde, je vous ai permis de porter un nom qui sera désormais glorieux." L'enfant revient. Rousseau dit à Thérèse de sortir. Celle-ci, sans bouger, lui montre le pistolet. Rousseau le lui donne ; elle sort. Puis en causant avec l'enfant, il exprime le jus des ciguës dans son café qu'il boit tranquillement en caressant l'enfant. "Viendrez vous ce soir à la fête du château ?—Non.—Pourquoi donc ? Il y aura M. Diderot, M. Saint-Lambert, Mme d'Houdetot, etc." Ses tortures effrayent l'enfant, qui fuit. Rousseau s'achève avec un autre pistolet qu'il tire de sa poche. Le bruit fait accourir tous les invités. Mme d'Houdetot se précipite la première pour le relever. Rousseau est mort !....

" Qu'en dites-vous ?

" GÉRARD DE NERVAL."

Brouilles royales.

Paris, 10 Décembre :

L'infante Eulalie est la tante du roi d'Espagne. Elle vient de publier un livre, sous le pseudonyme de comtesse de Avila. Elle a tenu, d'ailleurs, à signer la préface de son nom et de son titre : "Eulalie, infante d'Espagne".

Elle a donc pris l'entière responsabilité de la publication, en femme décidée qu'elle a toujours été.

Sur quoi, la cour d'Espagne, le roi lui-même, se sont fâchés et ont menacé la princesse d'un châtiment,—sans plus de précision.

Nos lecteurs connaissent les phases de ce conflit, que je ne rappelle que pour mémoire et qui est intéressant par l'étonnant anachronisme qu'il étale en plein vingtième siècle.

En cette affaire, en effet, tout le monde croit avoir raison. Cela dépend du point de vue où l'on se place pour juger les choses.

Nul n'ignore qu'il n'est pas, en Europe, de cour plus traditionnelle, plus rigoureusement routinière que la cour espagnole. La personnalité d'Alphonse XIII fait illusion. Le jeune roi a des allures modernes. Il est sportif comme un Anglais. Il monte à cheval. Il tient d'une main sûre le volant d'une cent-chevaux. Il est même allé en aéroplane. Il a, dans ses déplacements, des manières simples et familières. Mais replacez-le à Madrid, dans son cadre : il ne s'appartient plus et il y devient prisonnier d'une étiquette qui n'est pas sensiblement différente de celle qui sévissait au temps de Philippe II.

Vous souvenez-vous de la scène de "Ruy Blas où la grande-maîtresse de la cour, la "camarera mayor", rappelle impérieusement la jeune reine indocile au respect de la règle et de l'usage ?

LA REINE

Je veux sortir !

LA CAMARERA MAYOR

Il faut, pour que la reine sorte,
Que chaque porte soit ouverte, — [c'est réglé.—
Par un des grands d'Espagne ayant [droit à la clé.
Or nul d'eux ne peut être au palais [à cette heure....

Et plus loin :

LA REINE

Une table, et jouons !

LA CAMARERA MAYOR

Ne bougez pas, mesdames !
Sa Majesté ne peut, suivant l'ancienne [loi,
Jouer qu'avec des rois ou des parents [du roi.

Depuis lors, la tradition s'est conservée. A la force de l'étiquette s'ajoute la rigueur des influences cléricales. En Espagne, le confesseur du roi est toujours un personnage politique. Toute manifestation d'indépendance intellectuelle est suspecte "a priori." Si cette manifestation heurte un dogme, l'état d'esprit de l'Inquisition revit et, tout de suite, on fait appel au bras séculier. Cet appel a été, semble-t-il, entendu par Alphonse XIII, à en juger du moins par l'impérative dépêche qu'il a adressée à sa tante.

Celle-ci, de son côté, trouve, avec raison, tout à fait excessif le contrôle qu'on prétend exercer sur ses actes. Elle vit en France depuis longtemps. Elle est mêlée à notre existence de libre discussion. Elle a perdu, au contact d'un pays fort différent du sien, le respect de certains préjugés encore tout puissants en Espagne. L'idée lui vient d'écrire un livre, puis, l'ayant écrit, de le publier. Elle n'a pas l'intention d'y faire des révélations, d'y commettre des indiscrétions, mais seulement d'exposer ses idées sur les mœurs modernes. Comment pourrait-elle admettre qu'une censure préventive s'exerçât sur elle : qu'on lui imposât d'envoyer son manuscrit à Madrid, " à correction " ? Elle se révolte contre cette exigence et, dans une dépêche très sèche, elle prend congé de son royal neveu.

Qui ne voit qu'en cette question chacun est dans son rôle, la cour espagnole obéissant à l'esprit de tradition, la princesse voyageuse à l'esprit de liberté ?

A vrai dire, quand on parcourt le livre de l'infante, on n'y découvre rien de particulièrement subversif.

Ce sont de courts chapitres sur l'intelligence, la volonté, la société, l'honnêteté, les domestiques. Chacun d'eux abonde en citations où l'on voit qu'en vérité la princesse a beaucoup de lecture : Schopenhauer, Ribot, Emerson, le docteur Toulouze, John Lubbock, Jean Lahor, Guyon et Lucien Mahlfeld voisinent dans ces abondantes références. L'ensemble est animé d'un très vif sentiment de l'indépedance de la femme. L'infante Eulalie, à n'en point douter, est féministe, et c'est cela qui l'entraîne hors des voies où chemine la cour d'Alphonse XIII.

Le féminisme d'une part, le goût qu'elle a pour la liberté des êtres humains, d'autre part, l'ont conduite à écrire sur le divorce un chapitre qui a dû faire dresser les cheveux sur la tête au confesseur d'Alphonse XIII. Une infante défendant le divorce ! Quel scandale ! On n'avait jamais vu cela. Les Habsbourg autrichiens n'ont pas encore fait école chez leurs cousins d'Espagne. Et Madrid est moins avancé que Vienne.

Ainsi s'explique évidemment la dépêche du roi à sa tante en date du 2 décembre, où il lui disait : "Je suppose que ton livre va causer une grande sensation. Je te donne l'ordre de suspendre jusqu'à ce que, moi, je connaisse le livre et que tu reçoives mon autorisation pour le publier." Les deux théories, celle de la liberté et celle de l'autorité, sont face à face. Il était inévitable que leur choc fît du bruit. Il en a fait effectivement et tout le monde, à Madrid, parle de l'affaire.

On se demande comment elle va finir : si la princesse sera privée de son titre d'infante (ce qui semble impossible, car elle le tient non du roi, mais de naissance) ; si, au contraire, on se contentera (ce qui manquerait à vrai dire d'élégance) de viser à la bourse en lui retirant ou en réduisant sa pension annuelle de 150.000 pesetas.

Ici, d'ailleurs, nous tombons des luttes de doctrine dans les querelles de famille. Et voici que déjà le "potin" commence à se donner carrière. On rappelle, dans le fracas des démentis, que la princesse entretient depuis longtemps avec la famille royale des relations plutôt froides. Elle a marié son fils sans l'autorisation du roi et le prince Alphonse a été, alors, privé de son titre d'infant. Plus récemment, le jeune prince s'est engagé dans le corps expéditionnaire de Melilla. Il n'a pas eu de chance, est tombé malade, a dû prendre un congé et, finalement, n'a pas reçu les récompenses qu'il se croyait en droit d'espérer.

Tout cela nous entraîne un peu loin des principes, de l'Inquisition opposée à la libre-pensée, du droit d'écrire des uns, du droit de censurer des autres. Les familles royales sont comme les autres,—avec leurs coteries, leurs piques, leurs réconciliations passagères, leurs misères. Nous nous en doutions un peu. Tout au plus en peut-on sourire. L'infante Eulalie est-elle venue à l'esprit d'indépendance parce qu'elle manquait d'esprit de famille ? Ou, au contraire, est-ce la réciproque qui est vraie ? Je pose la question sans me charger d'y répondre.

Quoi qu'il en soit, on hésite à croire que la cour d'Espagne se donne le léger ridicule d'infliger une sanction, surtout une sanction pécuniaire, à une femme seule et sans défense, qui n'a commis, même vis-à-vis de son souverain, qu'un "délit d'opinion". Les jurys sont larges en cette matière. Le neveu sera-t-il impitoyable pour sa tante ? C'est bien invraisemblable et ce n'est pas souhaitable.

Théâtre de l'Opéra.

Ce soir à l'Opéra, *Faust* sera donné pour la troisième fois, Mlle Beaumont y remplissant le rôle de *Marguerite*, M. Buzzi, celui de *Faust*, M. Beckmans, celui de *Méphistophélès* et M. Montano, celui de *Valentin*.

En matinée demain, *Rigoletto* ; le soir, *Les Pêcheurs*.

TULANE.

Le grand succès de l'amusante comédie musicale, "Jumping Jupiter," ne s'est pas démenti une seule fois cette semaine au Tulane, car en dépit du mauvais temps il y eu foule chaque soir.

A partir de demain soir la direction de ce théâtre mettra à l'affiche "The Sweetest Girl in Paris," opérette à succès.

CRESCENT.

Le beau drame "At the Mercy of Tiberius" est joué chaque jour au Crescent devant un nombreux public.

Les deux dernières représentations de cette pièce seront jouées aujourd'hui et il y aura foule sans doute.

Demain soir : "Mrs Wiggs of the Cabbage Patch".

ORPHEUM.

La variété et le caractère artistique du programme de cette semaine à l'Orpheum, et le talent des exécutants sont combinés pour former un des spectacles les plus intéressants qu'on puisse imaginer.

Un excellent programme est préparé par la direction pour la semaine prochaine.

L'Ambassadeur de France passe une journée à la Nouvelle-Orléans.

M. J. J. JUSSERAND.

AMBASSADEUR DE FRANCE.

M. Jusserand, profitant des loisirs que lui laissent les fêtes de Noël et du Nouvel An, se rend à Panama pour voir avant leur achèvement les travaux qui s'y poursuivent et qui, au dire de ceux qui les ont suivis, ne manquent pas d'intérêt.

L'Ambassadeur, nous l'avons dit, fait cet agréable voyage avec Madame Jusserand et en compagnie de M. Wickersham, l'Attorney-général des Etats-Unis, Mme Wickersham, le Ministre des Pays-Bas et sa femme.

Tous prennent passage à bord d'un navire qui part d'ici ce matin, ce qui a permis à M. et Mme Jusserand de passer la journée d'hier dans la ville du Croissant, et d'y être l'objet de l'accueil le plus flatteur de la part du consul général de France, M. Henri Francastel et des Présidents des sociétés françaises de la ville.

Le convoi du chemin de fer Louisville & Nashville, attendu à 8 heures hier matin, est arrivé en retard de deux heures ; mais ce léger contretemps n'a en rien changé le détail du programme arrêté.

A la gare, l'Ambassadeur a été salué par le Consul-général, les Présidents des sociétés françaises, MM. J. M. Vergnolle, E. Ecuyer, A. Breton, Sébastien Roy, Alcée Fortier, J. A. Buisson, Raymond Delord, O. Garsaud, H. Larroux et MM. A. de Chateauneuf, Jules de Laage, André Lafargue, avocat du Consulat, et le Prof. Beziat de Bordes.

M. Francastel a souhaité au visiteur distingué en son nom et au nom de ses compatriotes, une cordiale bienvenue, puis M. André Lafargue la lui a souhaitée au nom du maire. "Je suis chargé par la première de nos autorités municipales, a dit M. Lafargue, de vous remettre les clefs de la ville."

" Je m'en servirai avec discrétion " a répondu, l'éminent homme d'Etat, avec infiniment d'esprit.

Après cet échange de propos courtois, M. Jusserand a été conduit en automobile à l'Université Tulane où il a été reçu par le Président de l'institution, M. Craighead.

M. Jusserand est resté là un instant, y a prononcé une courte allocution, puis s'est rendu à la demeure du Dr A. W. de Roaldès où, avec Madame Jusserand, il a déjeuné en compagnie de M. et Mme Francastel, du Dr Alcée Fortier et de M. Armand Capdevielle.

A une heure et demie, MM. J. M. Vergnolle, A. Breton, E. Ecuyer et le Prof. Beziat sont venus prendre les invités du Dr. de Roaldès qui avaient passé une heure aimable autour de sa table hospitalière, et ont été conduits au Cabildo puis au Consulat de France, où grâce à la délicatesse de M. Francastel, les Français ont pu venir présenter leurs hommages aux voyageurs de marque. Mme Jusserand a été heureuse de dire de vive voix aux Présidents des sociétés toute la reconnaissance qu'elle garde du geste gracieux qu'a eu pour elle la colonie française, lors de la première visite de son mari dans la métropole du Sud.

Après cette prise de contact de l'Ambassadeur avec ses nationaux, M. et Mme Jusserand, M. et Mme Francastel et les messieurs qui leur faisaient escorte ont parcouru la ville en automobiles, visitant du quartier français les points les plus intéressants, le Marché Français, le Parc de Ville, le Musée d'Art Delgado, l'Asile de la Société française, l'école Beauregard où l'Alliance Franco-Louisianaise a institué un cours de français.

Une fillette, Miss Emma Bougereau, a dit un petit compliment à l'Ambassadeur ; elle l'a félicité de représenter ce grand et beau pays qu'est la France dont les soldats, épousant la cause des colonies britanniques, ont contribué par leur vaillance à assurer à celles-ci une indépendance qui leur a permis de fonder la grande République américaine.

M. Jusserand a répondu à l'enfant d'une façon charmante, reconnaissant, qu'en effet, la France a beaucoup fait pour l'Amérique, et que si les deux grandes républiques vivent en paix, les liens de leur inaltérable amitié se resserrent à mesure qu'elles marchent dans la vie.

Dans la soirée, à 7 heures, un banquet au restaurant Antoine était offert à M. et Mme Jusserand ; banquet auquel des places d'honneur étaient réservées à M. et Mme Francastel, M. et Mme Wickersham, le ministre de Hollande et le juge-président de la Cour Suprême de l'Etat, M. Breaux.

MENU

Sherry—Cocktail de Crabes Antoine
Pontet-Canet—Potage Velouté Ambassadeur
Chablis—Casseburgo Sauce Mousseline
Filets de Canards à la Jusserand
Aspic de Foie Gras à la Française
Pommard—Dinde truffée à la Talleyrand
Salade Parisienne
Roederer G. V. S. Biscuit Glacé Diplomate
Fromage Gelée
Londonderry Lithya Café
Orange—Brulôt à la Louisianaise

Au moment voulu, M. Francastel, président du banquet, a adressé à l'Ambassadeur et à l'Ambassadrice quelques mots très heureusement trouvés, les remerciant d'avoir honoré la colonie française de leur visite.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir publier les paroles du Consul général telles qu'elles lui sont tombées des lèvres et qui si elles ont vivement touché l'Ambassadeur et l'Ambassadrice, ont été accueillies avec enthousiasme par l'assemblée.

M. Jusserand a remercié le Consul-général de sa très flatteuse allocution et a donné à sa petite improvisation un tour spirituel : il a rappelé un mot ancien qui dit que ceux qui allaient à Rome et qui n'y retournaient pas une seconde fois, étaient indignes d'y avoir été jamais. L'Ambassadeur a appliqué le mot à son cas : il est venu à la Nouvelle-Orléans il y a huit ans ; s'il n'y était pas revenu, il aurait été indigne d'y être venu une première fois.

M. Jusserand a parlé avec affection de cette Louisiane où se parle encore, où se parlera toujours sa langue. Il a été heureux d'une courte visite qu'il a faite à une école publique où s'enseigne la langue française : il a été surtout heureux de l'harmonie qui règne au sein de la colonie française dont les œuvres sont vraiment louables.

M. Jusserand a eu un mot gracieux pour M. Wickersham, le ministre de la justice des Etats-Unis, et pour M. London, le ministre de Hollande, qui était à la table d'honneur.

MM. Wickersham, Loudon et Paul Capdevielle ont successivement pris la parole et se sont fait écouter avec plaisir.

Deux artistes de l'Opéra, MM. Granier et Montano, étaient au banquet et ont bien voulu se faire entendre, M. Bonafous les accompagnant au piano.

M. Jusserand a beaucoup admiré l'Asile des Français, et en le quittant il a glissé dans les mains de M. Vergnolle, entourant son geste d'une délicatesse extrême, une bourse avec prière d'en verser le contenu dans la caisse de l'Institution.

On est deux fois Ambassadeur lorsqu'on fait les choses aussi opulemment et avec autant de discrétion.

Un homme à vendre.

Nashville, Tenn., 22 décembre —Le "Banner" a reçu aujourd'hui l'annonce suivante :

"Homme à Vendre : Samedi, 23 décembre sur la place publique de Nashville, Tenn., je m'offrirai en vente au plus haut enchérisseur à l'heure, à la journée, au mois où à l'année comme il conviendra au maître qui m'achètera.

J'ai 40 ans, je suis sain de corps et d'esprit, bon charpentier, bon mécanicien et un bon sujet pour la dissection.

La vente aura lieu à 3 heures. Mes enfants doivent avoir du pain.

(Signé) "Un esclave."

L'homme qui fait cette proposition est un nommé B. F. Collins. Il habite Nashville. Il a eu recours à ce moyen pour subvenir à l'entretien de ses quatre enfants en bas âge.

Avant de se vendre il fera une conférence sur les conditions auxquelles sont soumis les ouvriers à l'heure actuelle.

Collins déclare qu'il est sans travail depuis deux semaines et qu'il a inutilement fait appel à 200 patrons.

Le Palais Nobel.

Stockholm, Suède, 23 décembre—La première pierre du Palais Nobel, qui sera érigé en face du lac Malar, a été posée aujourd'hui. Ce bâtiment sera le plus beau de Stockholm.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 70 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIEME PARTIE

LE RÊVE DE SIDONIE

Suite.

—Qu'elle est belle et joyeuse ! Peut être qu'un bon pressentiment l'agite, qu'elle sent le bonheur venir.

Et il courut vers elle sans remarquer sa moue ni le recul involontaire qui la jeta en arrière dès qu'elle l'aperçut.

—Tu m'as fait peur, expliqua-t-elle.

Mais il la tenait étroitement enlacée et sentait craquer sur sa poitrine l'étroit corset de satin rose.

—Ma Sidonie, ma Sidonie, si tu savais !....

Elle le regarda ; elle eut l'air de remarquer ses joues enfiévrées, son air d'événement. Et jouant la surprise elle posa ses deux mains sur la poitrine du pauvre homme pour l'éloigner un peu :

—Qu'y a-t il, voyons, à cette heure ? Qu'est ce qui peut bien t'arriver ?

—Il arrive, Sidonie, une chose inouie, une chose qui renverse toute notre vie, un événement tellement heureux que jamais dans mes rêves les plus orgueilleux je n'aurais cru pouvoir arriver à un tel but.

—Que de précautions ! De quoi s'agit-il donc ?

La jeune femme jouait à merveille l'étonnement, en s'amusant très fort du mensonge de son visage.

Toute la scène, en effet, avait été arrangée la veille entre Maurice Dormeuil et sa maîtresse, parmi les premières folâtreries de l'amour.

Sidonie avait déjà revu plusieurs fois Maurice et à la seconde rencontre, lorsqu'elle avait été lasse de ses baisers, pendant qu'elle buvait dans son verre du champagne glacé et pétillant, elle avait organisé elle-même la pitoyable comédie....

Pour ne pas faire crier au scandale, elle s'était contentée pour débuter de l'hôtel de Jean Bernard — ça elle y tenait pardessus tout — d'un traitement de douze mille francs par an, et du titre de premier contremaître.

Mais il était entendu que dans quelques mois Rozet prendrait le titre de directeur et que son traitement serait alors porté à vingt-quatre mille francs....

Le mari naïf et bon balbutiait de joie :

— Oui, Sidonie.... c'est un grand bonheur qui nous arrive..

" Maurice Dormeuil.... le patron....

—Eh bien ! quoi, parleras-tu ? fit la jeune femme en frappant du pied.

—Il m'a nommé à la place.... de Jean Bernard....

— Pas possible ! c'est bien vrai ! Il a eu cette idée ? Eh bien, ma parole, il a rudement bien fait. Il a réparé l'injustice de la maison à ton égard.

—Oh !.... Sidonie !....

—Mais oui, l'injustice. J'en suis très heureuse, oui, plus que je ne puis le dire, mais ça t'était bien dû ! Un homme de ta valeur devait-il rester sa vie tout entière dans les postes subalternes ?

—Vraiment, tu crois ? Mais non.... tu t'illusionnes.... ton amour t'égare.....

Un sourire sardonique plissa les lèvres de la jeune femme.

Ah ! le pauvre homme n'avait jamais été présomptueux et la chose la plus difficile à faire croire à ce crédule, c'est qu'il avait quelque mérite, quelque valeur.

Il posa sa tête sur l'épaule nue, enivré de cette chaleur douce et du contact satiné.

—Oh ! je t'aime, je t'aime, soupira t il, presque religieusement.

" Enfin je vais te voir heureuse ! Je vais pouvoir satisfaire tes caprices, tes caprices de jolie femme. Et tu sais, j'oubliais le principal, nous allons nous installer dans le pavillon !

" Ça me fera quelque peine quand même à cause de ce pauvre Jean Bernard et de sa douce femme, qui doivent, si souvent dans l'exil, regretter les jours de bonheur qu'ils y ont passés. A cause aussi de ce silence que j'ai gardé et qui me pèse toujours, qui est comme une pierre au fond de ma conscience. C'est une rude responsabilité que j'ai prise là.

" Et maintenant je vais être à la place de ce pauvre homme ! Ce que c'est que la vie, tout de même !

" Oh ! sans te mentir, ça me tourmente, et me tourmentera toujours.

" Ces pensées là, sans cesse, il faut que je les chasse. Surtout depuis que tu m'as dit....

Les yeux de Sidonie se durcirent.

Il l'ennuyait joliment avec ses jérémiades d'honnête homme !

D'un ton querelleur, elle répliqua avec sévérité, durcissant sa voix :

—Qu'est-ce que je t'ai dit ?

Puis, comme se souvenant :

—Ah ! oui ! fit-elle en riant cyniquement. La petite scène de reconstitution du crime que j'ai faite une nuit !

" N'as-tu pas compris, grand nigaud, que c'était pour m'amuser, pour singer le juge d'instruction, pour éprouver un petit frisson ! En somme tu n'as rien vu, tu n'as rien entendu, trop affolé par la peur. Tu ne pensais qu'à toi, c'est trop naturel ....Crois-moi... Théodore, il y a là un mystère impénétrable. Les juges n'y ont rien compris ; ce n'est ni toi ni moi qui le déchiffrerons.

—Bien sûr, affirma Théodore, absolument convaincu.

—Quant au soupçon qui m'avait effleuré, dès le lendemain j'ai compris combien il était peu fondé et, à vrai dire, stupide. Voyons, est-ce qu'un brave homme un bon vivant, un joyeux compagnon comme le patron est capable de commettre un crime, et quel crime ?

" Réfléchis une minute, Théodore.

—Oh ! bien sûr, je n'ai jamais cru, moi, à sa culpabilité. C'est toi, Sidonie, qui m'avais troublé l'esprit par tes propos.

—La nuit, on a quelquefois des idées stupides et abracadabrantes. J'ai eu un moment de folie, une hallucination.

—C'est ce que je pensais quand je voyais ton exaltation.

La jeune femme reprit son air enjoué et espiègle.

Elle se pendit au cou du pauvre homme, comprenant qu'il fallait, à tout prix, écarter, une fois pour toutes, ses soupçons.

—Sérieusement, il n'y a aucune preuve contre lui. Les souliers vernis ? Mais, le soir, presque tout le monde en porte. Il y a des cambrioleurs qui sont très chics aujourd'hui. Vois-tu, comme tu me le dis souvent, nous lisons trop de romans. Sherlock Holmes nous tourne la tête, chacun veut faire son petit détective et y voir plus clair que le juge d'instructions. N'y pensons plus.... Occupons-nous de nos affaires.... de notre enfant. Laissons agir la justice.....

Rozet écoutait la voix de la charmeuse chanter à ses oreilles, et il subissait sont influence toute puissante.

Il sentait sa conscience, bourrelée par la crainte, s'alléger, se tranquilliser comme une mer en courroux que l'on apaise avec de lente flots d'huile.

La joie, la sécurité le pénétraient de toutes parts.

—Oh ! comme tes paroles me font du bien ma chérie ! Quel soulagement de ne garder aucune arrière pensée contre notre bienfaiteur, contre celui qui fera de notre Charles un enfant heureux, un garçon instruit, dont un jour nous serons fiers !

Avec un accent plein de gravité, la maîtresse de Dormeuil affirma :

—Un soupçon de notre part serait vraiment criminel. Nous devons oublier les pensées que nous avons eues, et, tu entends, ne jamais nous en souvenir.

Théodore approuva de la tête et le cœur débordant de joie il aspira longuement l'air tiède de la chambre.

—Quelle paix, dit-il d'un air béat, de pouvoir maintenant les chasser, ces idées monstrueuses !

Sidonie, rassurée, s'approcha de la fenêtre, leva les rideaux et colla sa tête radieuse à la vitre.

Elle regardait le petit hôtel où elle allait entrer dans quelques jours et dont ses yeux de rage et d'envie avaient si souvent scruté l'amoureux mystère.

—Mon rêve, se dit-elle avec une ivresse infini, mon rêve est réalisé !

Devant elle l'avenir se levait dans des brumes soleilleuses et il s'étendait, riche et enchanteur, à perte de vue.....

A perte de vue, comme si l'amour, la jeunesse et la vie lui eussent appartenu à jamais !

Rozet, lui, sentait fondre ses